

August 2023

WRITING AS A MEAN TO REHABILITATE THE TRAUMATIZED SELF IN VIVRE VITE BY BRIGITTE GIRAUD

Nadia Naboulsi Iskandarani

Professor, French Department, Faculty of Human Sciences, Beirut Arab University, Beirut, Lebanon,
nisk@bau.edu.lb

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Naboulsi Iskandarani, Nadia (2023) "WRITING AS A MEAN TO REHABILITATE THE TRAUMATIZED SELF IN VIVRE VITE BY BRIGITTE GIRAUD," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 5: Iss. 1, Article 11.

DOI: <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1160>

This Article is brought to you for free and open access by the BAU Journals at Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact journals@bau.edu.lb.

WRITING AS A MEAN TO REHABILITATE THE TRAUMATIZED SELF IN VIVRE VITE BY BRIGITTE GIRAUD

Abstract

In her novel *Vivre vite*, Brigitte Giraud writes the story of a disaster that obsesses her: on June 22, 1999; her companion Claude died in a motorcycle accident in Lyon. This vehicle, a powerful and dangerous Honda, was prohibited on Japanese territory and was reserved for export to Europe. It did not belong to Claude, but to the writer's brother. She was only able to return to the drama that inhabited her in 2022, that is to say twenty-three years after Claude's death. The reader cannot help but wonder about this long silence and why this return to the minutiae of this accident. Perhaps she wanted to believe that this tragic accident could have been avoided, which is why she undertakes a final investigation, in "a tale in reverse", by analyzing the various assumptions or possibilities that could arise to prevent the catastrophe. She multiplies the "if" to show all that is fortuitous in life and accidental in the drama. The verb tenses used reveal a form of fatality or destiny. They underline the absence of real choice and assert the predestination of events. To understand Giraud's attitude to return to drama after a silent suffering of twenty years, we will analyze: - The traumatized memory, stunned by the tragic memory - The narrative processes used to understand what led to the accident; she comes back to it with a "litany of ifs": is it chance, fate or a simple coincidence? Hence the importance of verb tenses in "the countdown story" - The therapy through writing

Keywords

Accident – Drama – fatality – predestination – therapy – Suffering – Traumatized memory

1- INTRODUCTION

Dans son roman *Vivre Vite* (Prix Goncourt 2022) Brigitte Giraud écrit le récit d'une catastrophe qui l'obsède : le 22 juin 1999, son compagnon Claude est mort d'un accident de moto, à Lyon. Cet engin, une Honda puissante et dangereuse surnommée « Lame de feu » était interdite sur le territoire japonais et était réservée à l'exportation vers l'Europe. Elle n'appartenait pas à Claude, mais au frère de l'écrivaine. Celle-ci n'a pas pu revenir au drame qui l'habitait qu'en 2022, c'est-à-dire vingt trois ans après la mort de Claude. Le lecteur ne peut s'empêcher de poser la question sur ce long silence et pourquoi ce retour aux menus détails de cet accident. Peut-être voulait-elle croire que cet accident tragique aurait pu être évité, c'est pourquoi elle entreprend une ultime enquête en analysant les différentes suppositions qui pourraient se présenter pour empêcher la catastrophe. Elle multiplie les « si » pour montrer tout ce qu'il y a de fortuit dans la vie et d'accidentel dans le drame.

Pour comprendre l'attitude de Giraud de revenir au drame après une souffrance taciturne d'une vingtaine d'années, nous commencerons par une remontée en avant, comme un conte à rebours et nous analyserons les procédés narratifs utilisées pour tenter d'élucider, avec la narratrice, ce qui a conduit à l'accident. Nous interrogerons la litanie de « si » à laquelle elle revient : est-ce le hasard, le destin ou une simple coïncidence ? d'où l'importance du temps du récit. En second lieu sera analysée la mémoire traumatisée, sidérée par le souvenir tragique et enfin nous terminerons par la thérapie grâce à l'écriture.

2- LE CONTE À REBOURS : LA REMONTÉE DU TEMPS

Le titre d'un roman possède des fonctions multiples et c'est en fonction du titre que le roman est souvent choisi. Certains titres accrochent le lecteur et d'autres le rebutent.

Le titre *Vivre vite* est un titre thématique car il désigne le thème du roman, ce dont on parle ; il décrit le contenu du texte de façon symbolique, c'est un titre littéral qui renvoie au sujet central du roman et éveille la curiosité du lecteur : s'agit-il d'une narration qui raconterait un accident mettant fin à la vie d'un protagoniste ou c'est un conseil de la part du narrateur dans un sens métonymique : il faut profiter de la vie, ne rien remettre à demain. Ce titre implique des présupposés puisqu'il fournit des indications et des renseignements antérieurs à la lecture du récit.

- Structure du récit

Durant 20 ans, l'auteur a gardé le silence, ne se posait même pas de question sur la cause de l'accident. Elle écrit :

« [...] je n'étais obsédée que par une chose que je tenais secrète pour ne pas effrayer mon entourage. Je n'en parlais pas, ou plutôt je n'en parlais plus, parce qu'au-delà de deux ou trois ans, cela aurait semblé suspect que je m'entête à vouloir comprendre comment était arrivé l'accident. Un accident dont on n'a jamais expliqué la cause, ce qui fait que mon cerveau n'en a jamais fini de galoper ». (Giraud, 2022, p. 18).

Il lui a fallu tout ce temps pour comprendre le rôle du destin dans cette catastrophe. C'est à ce moment que commence la litanie des « si ».

Des questions philosophiques sur le sens du destin et du hasard structurent alors le texte. Son écriture acquiert une force exceptionnelle provenant de la description de l'événement et de ce qui le conditionne. Elle s'interroge en détail sur ce qu'on aurait pu éviter et par là, vivre autrement, si on avait fait ceci plutôt que cela. Ce questionnement sert de fondement à la dynamique du récit, structuré par une série de « si », au nombre de 17, qui composent les 17 chapitres de l'ouvrage, et dont chacun constitue une étape de sa réflexion. Elle commence par :

- « Si je n'avais pas voulu vendre l'appartement ... »

- « Si je ne m'étais pas entêtée à visiter cette maison... »

- « Si nous n'avions pas eu les clés de la maison à l'avance... » (Giraud, 2022, p. 21).

Peut-être les choses auraient tourné autrement. Elle avoue qu'elle ne cesse de revenir « sur la litanie de si qui [l'] a obsédée pendant toutes ces années. (Ibid. p. 23). C'est le poids du drame qui la pousse à ce questionnement, car tout être, victime de la catastrophe veut comprendre l'origine de chaque geste ou décision afin de découvrir comment cette cause produit telle conséquence. Mais peine perdue car le destin suit l'itinéraire fatal et la narratrice émet sa réflexion

à ce propos : « Sociologue, flic ou écrivain, on ne sait plus, on délire, on veut comprendre comment on devient un chiffre des statistiques, une virgule dans le grand tout » (Ibid. p. 23).

Notons une autre caractéristique narrative de ce récit : Qui parle ? La voix dominante est le « je » grammatical de la première personne, il renvoie à un double référent : le « je » de la narratrice raconte et analyse à posteriori les faits et les gestes du « je » correspondant au « moi » du passé, qui ploie sous la catastrophe (la mort de son compagnon). Parfois la narratrice passe du « je » à « nous » pronom qui la joint à Claude qui n'est plus, mais ce « nous » connote l'intimité et rappelle la vie passée avec son compagnon.

Plusieurs temps verbaux sont employés et correspondent à des valeurs spécifiques. Le récit est principalement au passé simple car c'est le conte à rebours, il raconte les événements qui se sont produits avant la mort de Claude, compagnon de l'écrivaine. Cependant, il y a également des passages au présent de la narration ; à titre d'exemple, elle écrit « Au moment où j'écris ces lignes [...] je me dis... » (Ibid. p. 48). Ici, il s'agit de la narration des événements qui se déroulent après la mort de Claude. Ce temps est réservé au souvenir, que la narratrice s'efforce de revivre pour comprendre le fil conducteur qui a mené à la fin fatale.

Pour montrer l'implacable poids du destin inévitable, l'écrivaine a recours au plus-que-parfait et au passé du conditionnel. Elle écrit « Si je n'avais pas voulu vendre l'appartement Si je n'étais pas entêtée ... Si mon grand-père ne s'était pas suicidé... Si j'avais accepté ... Si j'avais téléphoné à Claude le 21 juin au soir comme j'aurais dû le faire... » (Ibid. P. 21). Le plus-que-parfait marque l'antériorité et la valeur accomplie dans le passé ; les verbes au conditionnel passé ont la valeur d'irréel dans le passé et témoignent d'un événement irrévocable. La narratrice est consciente de l'obsession des « si » qui a duré 20 ans et « qui a fait de son existence une réalité au conditionnel passé » appuyé par la valeur modale du conditionnel passé itératif. Notons enfin que ce temps exprime un regret face à une situation passée inévitable. Le locuteur n'a pas choisi, il est soumis aux circonstances.

Le champ lexical qui traverse tout le récit révèle l'inévitable et l'inéluctable. C'est celui du destin et de la fatalité ; Claude a été embarqué d'Alger à l'âge de 4 ans, suivant ainsi le fil de sa destinée (Ibid. p. 30). La narratrice ne sait pas pourquoi elle a voulu déménager (Ibid. p.30) : poussée par le destin peut-être ?

Elle a eu le coup de foudre pour le nouvel appartement, pour son emplacement : est-ce un coup de la fatalité ? (Ibid. 41) « C'était plus fort que moi » avoue-t-elle (Ibid. 42). « J'ai été comme aimantée » (Ibid. p. 43). Aveuglée par la fatalité, elle n'a pas compris que les obstacles qui l'empêchaient d'acquérir la maison étaient « un signe » (Ibid. p. 44) pour la prévenir du porte-malheur de cet appartement. Elle a tenu tête au destin « rien ne me résisterait » (Giraud, 2022, p. 45) dit-elle et elle ajoute « ce désir de déménager [...] me hantait » (Ibid. p. 46).

Ce champ lexical se rapportant au destin et à la fatalité se trouve dans chaque page du récit (l'entêtement, la hantise, coup de destin : c'est le diable, lexique de l'obligation. « Qu'est-ce qui m'avait pris ? » (Ibid. P. 50) c'est inexplicable.

De plus les circonstances étaient favorables pour déclencher la catastrophe : elle a reçu à l'avance les clés de l'appartement « le hasard a bien fait les choses » (Ibid. p. 68). Un « oui » ou un « non » de sa part aurait changé le déroulement des circonstances : mais elle était sidérée par la force du destin qui devait s'accomplir et elle conclut « on ne peut pas empêcher l'inexorable » (Ibid. p. 88-89-91).

À la page 180 du récit, l'auteur récapitule toute la narration, tous les « si » toutes les possibilités qui aurait pu éviter la catastrophe mais, une série de « Pas, pas, pas, pas ... » (Ibid. p. 180) répond à celle de « si » pour conclure que toutes les circonstances étaient favorables à ce que la fatalité soit exaucée : « J'ai beau essayer de trouver un symbole dans cette combinaison grotesque, je bute sur une absurdité qui me déçoit. Non, il n'y a rien à comprendre, rien à voir. » écrit-elle. (Ibid. P. 185-186).

En effet, le destin est une puissance qui, selon certaines croyances, fixerait de façon irrévocable le cours des événements. On le compare à une machine infernale qui accélère la réalisation du drame. « Tout est bien huilée. Ça fonctionne, ça dysfonctionne, pour le meilleur et pour le pire, c'est ce que l'homme ne peut pas éviter. » (Ibid. p. 194). L'existence humaine suit une marche inéluctable (la fatalité).

3- MÉMOIRE TRAUMATISÉE

À l'origine, le terme « trauma » provient du grec et désigne exclusivement une blessure infligée au corps. Freud étendra l'usage du mot pour couvrir les dommages infligés à l'esprit. Ainsi ce terme peut désigner une perturbation psychique qui modifie la personnalité d'un sujet.

Il existe un délai temporaire entre le moment où a lieu la catastrophe et celui de son retour, le traumatisme est toujours une réponse différée sur le vif, la conscience ne peut pas appréhender la violence originelle au moment précis où a eu lieu le drame ; c'est son retour qui révèle l'ampleur du traumatisme.

La mémoire traumatisée est un élément central du récit *Vivre Vite*. La perte de Claude a créé chez la narratrice un traumatisme qui affecte profondément sa mémoire et sa capacité à se souvenir de certains moments de sa vie. On peut déduire certaines caractéristiques de cette mémoire : d'une part, elle paraît subtile et nuancée mais d'autre part elle est vague et imprécise. Deux exemples tirés du récit illustrent notre propos.

Les flashbacks sont redondants dans ce récit. La narratrice évoque la satisfaction du retour de Claude à la maison après une longue journée de travail : « Être chez soi à nouveau, dans sa vie intime et privée, replié, protégé [...] Le chocolat Côté d'Or qu'il mange debout devant le placard [...] le lait qu'il boit à la bouteille, accroupi devant le frigo, les chaussures qu'il troque pour des chaussons et qui soudain donnent au mec rock 'n'roll une allure moins branchée... » (Ibid. p. 165). Ici, elle se rappelle les menus gestes de Claude.

À certains moments, cette mémoire émotionnelle éveillait en elle « la sensation qu'[il][se] fondai[t] en [elle] ». (Ibid. P. 203). Alors, « Je devenais homme et femme à la fois » écrit-elle. Mais face à ces moments d'intimité, l'autrice évoque d'autres souvenirs qui avaient des effets déstabilisants sur elle : Le deuil peut affecter les émotions et les sentiments associés aux souvenirs du passé. D'autres fois, elle a des trous de mémoire et elle avoue : « ça fait vingt ans et ma mémoire est trouée. Il m'arrive de te perdre, je te laisse sortir de moi. » (Ibid. p. 204). Dans ce cas, elle doit faire un effort pour reconstituer ses traits, elle doit se concentrer, elle doit « convoquer une scène très particulière pour capter [son] regard. » (Ibid. p. 205).

Par ailleurs, on constate enfin que la mémoire traumatisée est fragmentaire, elle livre des souvenirs discontinus qui se reflètent dans une narration non linéaire, c'est ce qui explique l'alternance des souvenirs clairs et d'autres flous et vagues.

Bref, ce récit, objet de notre étude montre que la mémoire traumatisée est un processus complexe difficile à gérer, mais il offre également des procédés de consolation et de transformation personnels.

4- EFFET BÉNÉFIQUE DU RÉCIT LITTÉRAIRE

Marguerite Duras explique l'effet thérapeutique de l'écriture dans son ouvrage *Écrire*¹ en disant que l'écriture est toujours là, prête à hurler, à pleurer, sinon on ne l'écrit pas. Elle considère l'écriture comme le train de l'écrit qui passe par le corps de l'écrivain.

L'écriture de *Vivre Vite* de Brigitte Giraud a contribué à sa guérison car elle a pu extérioriser sa souffrance ; elle a mis en mots ses émotions, ses sentiments et ses pensées après la perte de Claude, son compagnon.

De plus, cette écriture est pour elle un moyen de transmettre ses sentiments et de les exprimer de manière créative. Grâce à la narration, l'autrice a pu explorer le tréfond des étapes de son deuil pour exprimer sa tristesse, sa colère et son amour. Ce processus d'écriture a été thérapeutique car il lui a permis de comprendre ses émotions et de les accepter.

S'agit-il d'une guérison ? C'est plutôt une résignation à la laquelle elle a abouti au terme de l'emploi itératif du conditionnel : « Que serait-il arrivé si... » qui implique une réponse définitive : le destin est inéluctable car le passé ne peut pas être modifié. La narratrice avoue : « Tout est bien huilé. Ça fonctionne, ça dysfonctionne, pour le meilleur et pour le pire... Il n'y a pas de si » (Giraud, 2022, p. 193).

¹ - *Écrire* est dédié à la mémoire de W.J. Cliffe, mort à vingt ans à Vauville en mai 1944.

Enfin, gardons des réserves : comme pour tout processus de deuil, la douleur et le manque restent présents, même après la création d'un récit littéraire. L'œuvre n'est pas une fin en soi, mais c'est une étape dans le processus de la reconstruction de soi.

Brigitte Giraud affirme à plusieurs reprises que l'écriture de *Vivre Vite* a été pour elle un moyen de « déposer ses émotions et de les exprimer de manière créative, mais que cela n'avait pas effacé sa douleur. »

5- CONCLUSION

Grâce à l'écriture, Giraud a recommencé à vivre : elle a perdu celui qu'elle aimait mais elle refuse le terme « veuve » et avoue : « sidérée de chagrin, oui, veuve, non », signe de l'énergie qu'elle recouvre.

Enfin, en écrivant son expérience personnelle, l'autrice a pu créer un personnage qui exprime des sentiments universels, de tous les temps et de tous les lieux face à la perte d'un être cher. Elle a ainsi pu partager son expérience avec ses lecteurs tout en offrant une perspective universelle sur le deuil et la douleur.

RÉFÉRENCES

- BAH, H, (2008). *L'écriture thérapie*. Paris : Groupe Eyrolles
- Baroni, R, (2017). *Les Rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires*. Genève : Slatkine.
- Baroni, R, (2009). *L'Œuvre du temps*. Paris : Seuil.
- Bokanowski, T, (2021). *Traumatisme, traumatique, trauma. De la conception du traumatisme au concept de trauma en psychanalyse*. Paris : Éditions In Press.
- Duras, M, (1993). *Écrire*. Paris : Gallimard.
- Giraud, B, (2022). *Vivre Vite*. Paris : Flammarion.
- RICŒUR, P (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.